

tre chaque chose, chaque livre à leur place, quand ils s'en sont servis ; qu'ils se rendent à leurs différents devoirs au moment précis et marqué. Cette exactitude est d'une grande importance pour tous les temps et toutes les conditions de la vie.

Tout cela est à souhaiter, mais ne doit point, ce me semble, être exigé avec dureté ni sous peine de châtiment : car il faut toujours bien distinguer les fautes qui viennent de la légèreté de l'âge de celles qui partent d'un fond d'indocilité et de mauvaise volonté. Je prie le lecteur de vouloir bien me pardonner, si quelquefois je prends la liberté de citer en exemple ce que j'ai pratiqué moi-même pendant que j'étais chargé de la conduite de la jeunesse. Ce n'est point, ce me semble, par un motif de vanité que je le fais, mais pour mieux faire sentir l'utilité des avis que je donne. J'étais venu à bout, au collège, de rendre les écoliers fort honnêtes à l'égard des personnes du dehors qui entraient dans la cour pendant leur récréation, et exacts presque jusqu'au scrupule à se rendre à chaque exercice au premier son de la cloche ; mais ce n'était point par menaces ni par châtiments. Je les louais en public et les remerciais de l'honnêteté qu'ils témoignaient aux étrangers, dont chacun me faisait complimenter, et de la promptitude avec laquelle ils quittaient leur jeu, parce qu'ils savaient que cela me faisait plaisir. J'ajoutais quelquefois qu'il y en avait certains qui manquaient à ces petits devoirs, par inadvertance sans doute, ce qui n'était pas étonnant dans l'ardeur du jeu ; je les priais cependant d'y faire attention, et de suivre l'exemple du plus grand nombre de leurs camarades. Ces manières honnêtes me réussissaient beaucoup mieux que n'auraient pu faire toutes les réprimandes et toutes les menaces.

ROLLIN.

Conseils aux Instituteurs.

10. Dans toutes les circonstances, faites que vos élèves, même en étudiant la lecture, apprennent à bien penser, à bien parler, à bien agir.

20. Inspirez aux enfants le désir d'apprendre ce que vous voulez leur enseigner, en leur faisant connaître les avantages moraux et matériels qu'ils peuvent en retirer ; provoquez leurs efforts par la vue du succès.

30. Enseignez *peu*, mais *bien* ; ne laissez jamais passer une faute sans la corriger ; ne regardez point la quantité comme une compensation de la qualité ; exigez absolument que les enfants fassent bien tout ce qu'ils font.

40. Ne laissez jamais lire à vos élèves une phrase, un mot, sans vous assurer qu'ils en comprennent bien le sens ; faites surtout ressortir de chaque lecture des applications morales, et attachez-vous à développer les sentiments religieux.

50. Lisez vous-même habituellement quelques phrases de la leçon que les élèves vont dire, afin qu'ils aient un modèle pour le ton, l'accent, la prononciation.

60. Faites souvent repasser ce qui a déjà été vu ; mais ne tenez pas longtemps les élèves, d'une manière consécutive, sur des principes abstraits.

70. Ne manquez pas de rappeler les règles, surtout quand il se rencontre quelque difficulté ; il faut toutefois beaucoup insister.

80. Donnez aux lettres des noms bien distincts et sonores, comme *bé*, *cé*, *dé*, *effe*, etc. Faites épeler pendant quelque temps, en exigeant que les enfants prononcent bien nettement les articulations ; mais, dès qu'une leçon a été épelée, suivez-la lire couramment.

90. Insistez, d'une manière particulière, sur les équivalents, soit des voyelles, soit des consonnes ; et faites souvent épeler, de mémoire, les mots qui offrent quelque difficulté pour la prononciation ou pour l'orthographe.

100. Exercez fréquemment les jeunes enfants à la con-

jugaison de verbes suivis d'un complément, c'est-à-dire de phrases entières, exprimant des pensées morales, comme celles-ci : *J'élève mon âme à Dieu par la prière ; je respecte ma mère, j'obéis à mon père* ; en exigeant que tous les mots soient bien prononcés.

110. Dès que les enfants vous sont confiés, hâtez-vous de corriger les défauts qu'ils ont contractés, tant dans leur manière de parler que dans la récitation des prières. Habitez-les à dire chaque mot lentement, distinctement, avec la plus grande netteté possible.

En un mot, que vos élèves s'habituent à bien faire tout ce qu'ils font, et le succès de leur éducation est assuré, non moins que celui de leur instruction.

L'éducation agricole en France.

Nous avons soutenu déjà plus d'une polémique sur ce sujet capital, et nous n'avons pas hésité à heurter de front les préjugés puissants qui barrent le passage à une réforme où git, selon nous, l'unique moyen d'assurer l'avenir de la France.

Catholique, monarchique, agricole, ces trois mots, selon nous, résument toute la constitution sociale de notre pays. Tous nos périls sont dus à Poulli où nous avons tenu l'un de ces trois articles capitaux, le troisième surtout. Il est plus que temps d'y revenir, c'est-à-dire de ranimer la vocation agricole, non pas seulement chez les enfants du laboureur, mais dans toutes les classes de la société.

L'éducation actuelle qui étouffe cette vocation, nous l'avons prouvée, ne mérite d'être appelée ni chrétienne, ni française. Parmi ceux qui acceptent notre principe, un grand nombre se méprennent sur les moyens d'application. Nous ne nous sommes pas contentés d'opposer nos théories à celles de nos contradicteurs ; avant tout il faut des faits dans des questions aussi essentiellement pratiques. Citons des faits.

Il y a douze ans déjà que dans le département de l'Oise, une heureuse circonstance réunit dans cette pensée plusieurs hommes éminents qui préoccupaient pééniblement l'état misérable de l'agriculture française, et le révoltant dédain dont cette science était l'objet au sein des classes soi-disant éclairées de notre pays.

Mus par une inspiration aussi chrétienne que française, ces hommes de bien entreprirent, non de publier des journaux et des brochures, mais de créer eux-mêmes le genre d'éducation qui devrait être, dans leur pensée, le moyen de ramener l'esprit public à la vérité sur un point si capital.

Ces hommes étaient Mr Edouard de Tocqueville, président du conseil général de l'Oise, et président de la société d'agriculture de Compiègne ; M. Louis Gossin qui, élevé pour la magistrature, renonça à cette carrière si convoitée pour se vouter à la rude condition de cultivateur, puis se fit l'apôtre du mouvement régénérateur de l'éducation chrétienne et agricole ; enfin le frère Menée, directeur de l'école communale de Beauvais.

Animé du feu sacré, ces dignes apôtres entreprirent le mouvement de réforme sous le feu des contradictions qui attendent toute œuvre secondée à son début ; mais en regard de ces obstacles ils eurent le bonheur de rencontrer un appui éclairé dans les notabilités du département, entre autres de la part de Mgr l'évêque de Beauvais et de M. Raudoin, préfet de l'Oise, dont la retraite récente est si vivement et si justement regrettée de ses administrés.

C'était au mois de mai 1818, c'est-à-dire au moment où la société était sapée dans ses fondements par une éruption inouïe de chineries et de passions subversives.

Pendant que les hommes d'état du jour préparaient à l'organisation du travail par les ateliers nationaux et les fameuses conférences du Luxembourg, M. Gossin eut assez de confiance en sa mission pour ouvrir son cours d'économie rurale à Compiègne.

La loi ne promettait ni l'égalité des salaires ni l'abolition du capital, ou ne berçait point la foule du ces stupides promesses dont les tribuns enivraient en masse nos populations industrielles.

Non. Le professeur expliqua à quelles conditions l'homme vit de la terre et en fait vivre les autres, et comment le travail agricole, soutenu de la foi en Dieu et aidé de la science des choses de la vie, peut seul assurer la prospérité publique et la paix des sociétés. La parole du professeur, d'abord écoutée avec un peu de défiance,—il n'admettait pas son auditoire,—prit une autorité qui n'a fait que s'accroître depuis cette époque ; aujourd'hui l'expérience a parlé, et on va voir quels sont les fruits de ces dix-neuf années d'enseignement.

Environ 70 élèves composent chaque année l'auditoire de M.